

vince, en faisoient autant de petites sociétés étrangères les unes aux autres. Dès que leurs relations intérieures se sont agrandies, ils ont acquis des traits plus uniformes, un caractère plus frappant, et leurs facultés générales se sont développées davantage. C'est alors seulement qu'ils ont compris ce que c'étoit que la chose publique, et senti qu'il appartenait à l'éducation de lier toutes ces parties et de les intéresser à la cause commune. Aussi a-t-on vu depuis quelques années s'élever un grand nombre d'établissements destinés à l'instruction de la jeunesse; mais comme on ne connoit bien la nécessité des connaissances qu'à mesure qu'elles se répandent, il reste à ce sujet beaucoup à désirer. Puisse notre journal contribuer à remplir les vœux de nos compatriotes.

Nous aurons pour la Religion le respect que lui assure son caractère divin et les sublimes vérités qu'elle enseigne aux hommes.

Nous suivrons avec attention la politique du pays. Ardents à soutenir les intérêts des Canadiens, nous leur enseignerons à résister à toute usurpation de leurs droits, en même temps que nous tâcherons de leur faire apprécier et chérir les bienfaits et le gouvernement de la mère-patrie. Nous donnerons les débats de la Chambre d'Assemblée avec un précis des lois qui y seront proposées. Le peuple a un intérêt majeur à connoître la conduite de ses représentants pour motiver son choix et faire respecter l'opinion publique à ceux qu'il charge de la défendre.

L'histoire de notre pays sera aussi un des objets principaux de nos recherches. Nous prions ceux qui connoissent d'anciennes traditions canadiennes, de vouloir bien nous les communiquer, afin de les soumettre à la critique avant que les monuments qui peuvent servir à leur examen disparaissent entièrement. Tout écrit qui aura rapport à l'histoire naturelle du pays, ou à l'état de l'industrie et des arts parmi nous, sera reçu avec une vive reconnaissance. Nous insérerons aussi toutes les communications qui entreront dans le plan de ce journal, lorsqu'elles seront de nature à y être admises, et qu'elles seront signées de l'auteur lorsque les circonstances l'exigeront.

Enfin *La Minerve* s'occupera de l'Agriculture, de la Littérature, de la Politique étrangère; elle contiendra aussi les nouvelles récentes, les ventes par décret, et en général on n'y oubliera rien de ce qui peut intéresser ou plaire.

Nous recommandons notre entreprise aux amis de leur pays c'est de leur zèle que nous attendons notre succès.

Montréal, Octobre, 1826.

*La Minerve* se publiera deux fois par semaine, savoir le Lundi et le Jeudi. Le premier numéro sortira au plus tard le 16 de Novembre prochain. L'abonnement est de quatre piastres par année, le port non compris, payable en deux termes.

Les abonnés qui ne résident pas dans les villes sont priés d'indiquer par quelle voie ils désirent que notre papier leur soit transmis.

On souscrit à Montréal, chez Messieurs E. R. FABRE & Co. ou en s'adressant par lettre (le port payé) à Mr. John Jones, Imprimeur, No. 5, Rue St. Jean Baptiste.

## L'ARGUS.

TROIS-RIVIERES:  
MERCREDI, LE 25 OCTOBRE, 1826.

Nous aurions été flattés de nous abstenir dorénavant, de toucher le sujet sur lequel nous ne nous sommes déjà que trop étendus. La résolution que nous avons prise de nous taire, était d'autant plus mûrie, que le silence de nos adversaires nous convainquait qu'il devenait ennuyant d'accumuler les preuves, lorsque les faits en contestation tels que rapportés, n'é prouvaient aucune contradiction de la part de ceux qui avaient le plus grand intérêt possible à les nier. Mais quelque répugnance que nous ayons à revenir encore à la charge, l'espérance

que ce sera pour la dernière fois, jointe à la nécessité que nous sentons de répondre à l'écrivain que nos lecteurs auront dans l'instant sous les yeux, nous paraissent suffisantes pour capter l'indulgence de nos abonnés.

Il était naturel de penser qu'après avoir observé avec autant de patience, un si long silence, nos adversaires n'accoucheraient pas d'un fruit aussi singulier! Mais il leur faut dire avec Boileau,

*La Moutagne en travail enfante une souris.*

Après avoir souffert que l'on traitât comme il a fallu le faire, le sujet en question, il est extraordinaire que l'on vienne aussi tard s'adresser à nous! Dimanche dernier nous avons reçu au bureau de Poste de cette ville, l'écrit qui suit:—

### Au Rédacteur de l'Argus.

Puisque vous faites profession de libéralité et d'une candeur honorable, il devient un devoir de votre part envers le public, que vous appeliez chaque semaine à juger entre vous et ceux que vous cherchez à avilir, de constater pour son information, qu'à la clôture de l'élection récente, vous, Monsieur le Rédacteur, et les chefs de votre parti, avez présenté la main en signe de paix à Monsieur Ogden et au chef du sien; et que ces mots mémorables sont échappés de la bouche de votre ami, le candidat fustre—savoir:—“Je suis convaincu que le choix des Electeurs, est tombé sur un homme plus capable, et qui mérite plus leur confiance que moi.”—Après avoir accompli cet acte de justice envers un généreux adversaire et par cela rendu “A César ce qui appartient à César,” ayez la bonté Mr. le Rédacteur d'avouer vos raisons pour avoir présenté votre main à des personnes que vous sembleriez prendre plaisir à désigner comme infâmes et méprisables.

### Un Ami de Mr. Ogden et de mes Concitoyens.

Trois-Rivières, 19 Octobre, 1826.

Si l'auteur de cet écrit est lui-même libéral et généreux, tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans notre papier, ne peut s'appliquer à lui, vu que nous n'entendons taxer que ces gens qui se plaisent à manier pour ainsi dire la calomnie suivant l'usage qu'ils paraissent espérer pouvoir en retirer. Si au contraire il n'a pas ces vues qui distinguent l'homme sensé et intègre, il peut en toute sûreté trouver dans nos paragraphes, un miroir fidèle qui lui retrace tous ses traits. Nous croyons que la modération qui paraît distinguer l'auteur de cet écrit, nous garantit sa bonne foi.

Nous n'avons prétendu avilir que ceux qui par leur conduite publique ont mérité de l'être, mais non pas les personnes qui n'ont d'autres reproches à se faire, que de s'être laissées entraîner par des écarts de jugement; ainsi l'auteur de l'écrit, a liberté entière quant à l'application de nos remarques; d'autant plus qu'elles n'ont jamais eu pour objet de flétrir ceux qui étaient et par opinion et par devoir, tenus de ne rien omettre pour aider leur candidat.

Actuellement répondons à la question qui nous est proposée. Il est certain que Mr. Ogden, Mr. Dumoulin et plusieurs des chefs des deux partis, se sont donné la main. Quant aux paroles de Mr. Dumoulin, nous ne prenons pas sur nous de les nier ou de les admettre, nous avouons candidement que nous ne sommes pas parfaitement certains que ce soient les mêmes. Nous les admettrons néanmoins par forme d'argument et tel que la bonne foi exige.

Cela posé voici notre réponse:—

Le public doit se rappeler que la fermentation des esprits était extraordinaire, au moment de la clôture de l'Élection. L'on voudra bien aussi se rappeler que nous ne fûmes pas des derniers à faire disparaître l'appareil du Protêt, que nous conseillâmes et qu'il fut résolu par les chefs de notre parti, d'entrer (tel que nous l'avons rapporté dans notre N.º 4. du 20 Septembre dernier) une objection générale dans le livre du Poll, avec un consentement des candidats, que cette objection eût par la suite, les mêmes effets qu'un Protêt par deux Notaires. Notre but était de ménager les esprits et d'éviter une émeute, et ce fut alors que de part et d'autre l'on se donna la main.—Mais puisque c'était le signe de paix, comme le dit l'ami de Mr. O. comment se fait-il donc que M. Ogden ait permis, que son parti ait encouragé l'insulte faite toute l'après-midi à notre parti par le sien? Nous parlons de cet étendard sur lequel on lisait cette sage et admirable inscription “Défaite de la Calomnie, de l'Intrigue et du Mensonge.” Était-il néant

de promener par toutes les rues de cette ville, une semblable décoration de triomphe! Était-ce là conserver l'amitié que l'ami de Mr. Ogden prétend avoir été renouvelée par son signe de paix? Convenait-il de suspendre cet étendard à la lucarne d'un auberge dans la rue la plus passante, et de l'exposer aux regards de tous ceux qui avaient opposé Mr. Ogden? N'était-ce pas renouveler l'insulte? Nous n'en dirons pas davantage. Nous supposons à l'ami de Mr. Ogden trop de libéralité, de bon sens et de bonne foi, pour ne pas être persuadés qu'il s'apercevra que nous n'avons pas été les agresseurs, que nous n'avons fait que repousser l'insulte, et qu'il nous a mis, par son début, des armes en main, contre lui-même et son parti.

Il est malheureux sans doute que les choses aient été portées aussi loin qu'elles l'ont été; mais nous devons à notre cause, nous devons à nos intérêts communs, la défense contre des attaques qui les nécessitent. Loin de conserver la moindre animosité contre qui que ce soit nous éprouvons des sentiments tout contraires. Mais en politique, nous ne dévierons jamais de la route que doivent se prescrire ceux qui ont à cœur la défense de leur parti et celle de leur caractère public.

Nous déclarons donc publiquement que nous désirons et que nous sommes résolus de ne plus parler de Mr. Ogden, et de ne nous plus occuper du sujet trop rebattu, à moins que la malice de quelques uns de nos ennemis, nous force à le faire, pour notre justification.

Nous conjurons nos abonnés de nous pardonner la manière exaltée pour ainsi dire, dont nous traitons quelques fois certains personnages de cette ville. Mais s'ils savaient combien nos ennemis se donnent pour flétrir notre caractère public, en essayant de miner sourdement notre réputation privée, nous osons croire qu'ils seraient étonnés que nous n'en disions pas davantage. Plusieurs d'entr'eux ne sachant comment donner sortie à la haine qui les anime et à la funeste habitude qui est chez-eux une seconde nature, de critiquer, de calomnier tout ce qui ne leur ressemble pas, se permettent les propos les plus injurieux, les plus dangereux, vu qu'ils sont déguisés et tenus par des gens trop lâches pour agir ouvertement; et cela dans la vue de prévenir les honnêtes gens contre le Rédacteur de l'Argus. Ainsi qu'il nous soit permis de nous écrier:—

Faut-il qu'il existe au monde des gens assez menteurs et assez fourbes, pour faire circuler dans le public, que si les deux Messieurs mentionnés après les Messieurs Pato, Ficina, Toussette, dans l'écrit de “CHRAN LALLEMAN,” n'ont pas été nommés expressément, ce n'a été que par suite des menaces à nous faites par Messieurs De Niverville et Lafrenaye qu'on prétend être ceux à qui l'écrit fait allusion. Nous déclarons en conséquence que nous n'avons jamais eu la moindre intention de faire la plus légère remarque, sur le compte de ces Messieurs dont la droiture nous est parfaitement connue, et que jamais ces Messieurs ne nous ont fait la moindre menace, ce qui d'ailleurs ne nous aurait pas intimidés.

Nous n'avons jamais parlé contre les partisans de Mr. Ogden, qui ont été de bonne foi. Bien plus, nous ne les blâmons point, mais nous espérons que le temps leur fera voir qu'ils se sont trompés. Quant à ces bêtises qui ont reçu en présence du public, des affronts trop bien mérités et trop bien connus, pour que nous nous donnions la peine de les mentionner au long, nous répétons ce que nous avons déjà dit devant une centaine de personnes, en d'autres paroles, “là où il n'y a point d'honneur, il n'y a point de vérité.”

Pour mieux confondre ces apôtres du mensonge, nous référons nos lecteurs au N.º 6, où l'on verra que cette Communication qui vient de Montréal, était reçue dès lors. En outre ce même Allemand peut certifier que nous ne savions nullement quels étaient ces deux Messieurs et nous l'ignorons encore. Que l'on nous reproche nos vérités, si l'on veut, nous les avouons. Mais nous avertissons ces lâches suppôts de l'iniquité, que nous les démasquerons à chaque Numéro s'ils ne se désistent pas de leurs espérances de nous avilir vis-à-vis du public; qu'ils renoncent à leurs machinations abominables, et qu'ils ne s'imaginent pas que l'expiration de la Gazette, nous ôtera les moyens de nous justifier, car nous sommes résolus à placarder les auteurs des viles impostures qui pourront être publiées contre nous.

Messieurs les GODBURNAUX, lecture faite de notre dernier, ont proclamé à hauts cris, leur dédain contre l'Argus qu'ils disent être un Scribbleur. Ce numéro offre un champ plus vaste à leur éloquence. Ils pourront aller encore déclamer dans les maisons fraîchement crépies, ce qui, l'on assure, rafraîchit les poumons. Sauf meilleur avis qu'ils suivent le présent:—

Nos lecteurs se rappelleront d'avoir vu dans un écrit signé PHILIP-ELIXON DE PAIX, inséré dans